

Mouton désarmant deux gendarmes : nouvelle : [suite]

Autor(en): **Alesson, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 28

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

po tot bin assorti, ion dâi municipaux proposâ dè ne pas reposâ su la porta lo bet dè lan su quiet lài avâi *Pinte*, mà dè fêrè fêrè onna vretabelle einseigne peindî à n'on bré ein fai, et tota la municipalità fe bin d'accoo. Mà quand faillu decidâ cein qu'on mettrâi su ell'einseigne, y'ein eut ion que proposâ dè lài fêrè mettre lè *trâi Suisses*, et dè derè dinsè à la pinte.

— Lè trài Suisses! Lè trài Suisses! fe ein branlein la tэта lo municipau qu'etai po l'oodre et l'économie: mè seimblîè qu'on n'a dza pas tant mau dèpeinsâ tant qu'ora; metteint z'ein vâi d'aboo *ion* po coumeinci, et pi ne vairein pe tard!

MOUTON

désarmant deux gendarmes.

Nouvelle par Jean ALESSON.

II

Et toujours le train roulait, et toujours les gendarmes dormaient.

Cependant à Villeneuve-Saint-Georges le train fit arrêt et le silence réveilla les gendarmes.

Somnolents, ahuris, trébuchant, les deux soldats mirent instinctivement la main sur la poignée du sabre absent. Le vide fit tressaillir le brigadier comme un myriapode mordu dans une figue. Il regarda son subalterne — lequel cherchait son arme, lui aussi — il questionna, ou plutôt bredouilla, regarda sous les banquettes, par la portière, sa main allait de sa tête au fourreau vacant, il vociféra, jura, palpa son prisonnier, puis lisant chez celui-ci un sourire narquois, il s'écria :

— Si c'est vous qui m'avez caché mon sabre, je vous le passe au travers du corps.

— Il faudrait l'avoir, dit Mouton avec une quiétude simulée.

— Sacré nom de..... mille millions de.....

— Ne cherchez pas, brigadier, ni vous non plus, gendarme, j'ai tout jeté par la portière.

— Vous avez fait ça, vous? dit le brigadier en se redressant épouvantable, les poings fermés, comme Spartacus.

— J'ai fait cela, moi. Dame! Vous dormiez tous les deux.

— Vous dormiez, vous? dit le brigadier, se tournant violemment vers son subordonné.

— ... Moi?... mon brigadier?... faites excuse... après vous... je suis rudement esquiné, moi aussi... ça m'a pris...

— C'est ainsi que vous faites votre service, reprit Mouton, si je m'étais évadé pourtant; je le pouvais faire.

— C'est ce que nous dirons.

— Jamais vous ne direz cela.

— Vous allez bien voir.

— Je vous affirme que vous ne direz jamais cela; d'abord parce que ce serait un mensonge, or un soldat, un vrai, un bon soldat, gradé surtout, ne doit pas mentir. Ensuite, parce que vous sentez bien que personne ne croirait que deux gaillards se sont laissés désarmer par un seul homme faible et garrotté. D'ailleurs, ne serai-je pas là pour révéler la vérité, car je sais où gisent les sabres, moi; vos beaux sabres, tout luisants, astiqués de neuf, tandis que vous, vous l'ignorez absolument.

— Je vais vous en f..... à vous une tartine de salle de police, dit le brigadier à son homme.

— Vous devenez injuste à l'égard de votre subordonné, interrompit Mouton, il ne s'est endormi qu'après vous.

— Vous avez l'air de me blaguer; si je n'étais pas gendarme, je vous ferais passer le goût du pain.

— Des menaces contre un homme chétif et sans armes, comme vous, il est vrai.

— Avez-vous fini de m'échauffer les oreilles, vous allez vous taire, rendez-moi mon sabre.

— Je ne l'ai pas, votre sabre; me prenez-vous pour un avaleur de sabres?

Le train s'était remis en marche; le pauvre brigadier retomba sur la banquette, affaissé, vomissant un blasphème sonore.

— J'allais passer maréchal-des-logis! soupira-t-il avec l'amertume d'un lambin qui voit s'éloigner le paquebot manqué.

Couvert par la responsabilité de son supérieur, le simple gendarme revenait à lui peu à peu, et, dans le raffermissement de ses idées, le côté risible de l'aventure prenait le dessus; il se voyait déjà descendre de wagon, tête nue et le fourreau vide: tableau qui l'allait amener à pouffer de rire. Rire!!! Rire dans un pareil moment, en présence de son brigadier! Rire!!! C'eût été son arrêt de mort!

Et pourtant ce maudit fou-rire, dont les gens nerveux sont pris dans les situations les plus lugubres, allait éclater, lorsqu'un incident subit sauva notre pauvre gendarme.

Une balle brisa la glace d'un châssis et s'aplatit sourdement sur un montant de fer. C'était une balle prussienne! Nous ne pouvons le cacher plus longtemps, ceci se passait le 19 septembre 1870!

En effet, les Prussiens, arrivés sous Paris pendant la nuit, commençaient à fermer leurs cercles, et coupaient nos communications. Ils tiraient sur les trains, avec cette sottise lâchée du chasseur malheureux qui décharge son fusil sur des moineaux qu'il dédaigne de ramasser.

Personne, Dieu merci, ne fut atteint, et le train put entrer en gare. Ce fut le dernier.

Les coups de fusils allemands eurent l'effet inespéré de sauver la situation critique des deux gendarmes. Tous les arrivants stationnaient sur le quai, par groupes compacts; ils étaient fort émus; le brouhaha général des racontars s'ajoutait aux derniers coups de sifflet des locomotives, qui allaient se refroidir. Des voyageurs qui n'avaient rien vu, rien entendu, affirmaient que les Prussiens étaient au moins au nombre de cinq cent mille hommes et qu'une bataille lacédémonienne devait avoir lieu du côté de Corbeil; ils avaient ouï distinctement le canon, etc., etc., toutes fictions enfantées par les pa-niques.

Nos gendarmes et leur détenu purent donc sortir de la gare, mais non sans quelque alerte. D'abord, un chauffeur, accoudé philosophiquement sur le sabord de son tender, leur dit en ricanant :

— Vous oubliez vos bagages.

Un pousseur de wagons malveillant — il y en a — dit à un camarade :

— Regarde-les donc, ils ont perdu leurs képis, je sais pas s'ils se sont piqué le nez, malheur!

Ce à quoi riposta un camarade, non moins malintentionné :

— Ça a peur des Prussiens, ça rentre.

Rien de toutes ces ordures verbales ne parvint aux oreilles des gendarmes, mais une émotion grave leur était réservée par un lieutenant de la ligne, qui les interpella sur leur tenue. Le brigadier allait s'évanouir, quand Mouton, cachant ses mains et ses menottes dans le dos d'un flâneur, reçut du ciel cette réplique bienfaisante :

— Ne faites pas attention, lieutenant, nous déjeunons tous les trois ici chez un ami qui est sous-chef de la gare; nous étions descendus pour avoir des nouvelles; nous allons remonter.

— Ah! bon, très bien, dit le lieutenant, tournant les talons et s'excusant.

Après ce sauvetage, le trio disparut par une porte spéciale, gagna la cour, puis héla un fiacre.

— Au Palais de Justice, quai de l'Horloge, dit d'une voix étranglée le brigadier plus ahuri encore que décoiffé.

Les trois hommes s'engloutirent dans la boîte roulante et le fiacre se « hâta lentement » de partir.

(A suivre.)

Quemin quiet sin bragâ on braguè.

Lai ya dai dzeins avoué quoui n'a pas fauta dé devesâ bin grandtein po savai se l'an daò bin âo sé-lâo et dai papai à l'ombro. Yé on cousin rémoâ dé germain qué on lulu dé cllia sortâ. On dzo, l'étaï z'u ein vezita daò coté dé pé lé Combremont, yô lâi a quemain vo sédè, prau dé gros païsans et dé felhiès à mariâ. L'eintrè âo cabaret et sé chitè decouta ona beinda dé retzâ, que ne cognessai pas. Ye dévezavan dé toté sortès d'affèrè : d'ai feins d'ai bestiaux, d'ai truffè que volhiavan pou balhi et que seye onco. Ion dé leu sé mé à racontâ qu'on iadzo, ein sé promenin, s'irè perdu âo fond d'on bou daò Kokischeberg. Que dessus, mon cousin que n'avai pas pipâ lo mot, lào conto qu'assebin s'irè perdu ein revegnient d'onna fàirè dé Màodon, iò l'irè z'u veindrè on par dé bâo. N'aré pas éta fotu dé mé rétrovâ; que fâ, se n'avé pas z'u lo bounheu dé mé réco-gnaitrè proutzo dé Fori, su on tsan que iavé ein hypothèque.

O. C.

Petites connaissances pratiques.

Cerises à l'eau-de-vie. — Puisque nous tenons les cerises, profitons-en pour en mettre une certaine quantité à l'eau-de-vie. Coupons-leur d'abord la moitié de la queue; pesons autant de fois 250 grammes de sucre que nous aurons de kilos de cerises. Avec ce sucre faisons un sirop que nous mélangerons ensuite avec de l'eau-de-vie en quantité suffisante. Après refroidissement, nous le mettrons dans un bocal avec les cerises, nous y ajouterons quelques morceaux de cannelle et deux ou trois clous de girofle, puis nous boucherons le bocal.

Boutades.

Un jour de la semaine dernière, un attroupement s'était formé sur une place publique de Marseille, autour d'un individu qui tenait dans ses bras un enfant au maillot. Le jeune bébé ne faisait aucun mouvement, mais il compensait son immobilité en poussant des cris féroces.

— A boire! à boire! piaillait-il de toutes ses forces.

— Tu as déjà trop bu, marmot! répliquait le père putatif. Et je vais te donner le fouet.

— A boire! à boire! hurlait de plus belle le moutard.

— Veux-tu bien te taire, jeune soiffard.

— A boire!

— Ah! c'est ainsi! Tiens! Voilà pour t'apprendre à crier!

Et, levant le bras, l'inconnu administra au bébé une verte fouettée.

La foule, indignée, se révolta à la vue d'une telle barbarie. Plusieurs parlaient déjà de faire un mauvais parti au père frappeur. Les poings se crispaient, les cannes se levaient menaçantes, lorsque l'inconnu, fort tranquillement, s'adressant aux témoins irrités, leur dit :

— Ecoutez! mais ne frappez pas.

— Misérable! vous frappez bien, vous.

— Moi? c'est différent. L'enfant ne sent rien. Il est en bois, voyez plutôt.

Et il tendit le bébé.

C'était vrai.

— Mais alors, ces cris de tout-à-l'heure?

— Messieurs, je suis ventriloque....

Un coiffeur lausannois en retraite se demandait un jour pourquoi les hommes de l'antiquité vivaient beaucoup plus longtemps que nous. Il a été amené à cette persuasion que la courte durée de la vie humaine, dans les temps modernes, est due à l'énorme quantité de barbe qui tombe sous le rasoir.

Il n'est point d'homme, quelque peu robuste qu'il soit, à qui il ne pousse une ligne de barbe par semaine, et il est bien des personnes qui en fourniraient le double. C'est donc 52 lignes ou 4 pouces 4 lignes de barbe que produit annuellement le menton de l'homme le moins fort. Si cet homme vit 60 ans, en supposant qu'il ait eu de la barbe à 18 ans, il se trouvera avoir dépensé 15 pieds 2 pouces de barbe. Que sera-ce si nous calculons sur 70 ans de vie d'un homme vigoureux. A 2 lignes par semaine, nous aurons 38 pieds 3 pouces de barbe. Qu'on songe donc, un instant, à la dépense de force que coûte à l'économie humaine cette quantité énorme de substance animale. Cessons de raser nos barbes, dit l'ex-coiffeur, et nous verrons revenir le siècle des Samson.

Un professeur de musique recevait dernièrement une invitation à dîner, avec sa fille, chez une dame fort aimable, mais dont la vertu laisse quelque peu à désirer. A l'heure dite, notre professeur arrive seul.

— Comment, lui dit-on, vous n'avez pas amené mademoiselle votre fille, et pourquoi donc?

— Pour deux raisons, chère madame: la seconde c'est qu'elle a un très gros rhume.

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La crise agricole en Italie, par M. Honoré Mèreu. — L'Angleterre et la Russie dans l'Asie centrale, par M. A. de Verdilhac. (Seconde et dernière partie.) — Dans le cloître. Nouvelle par M^{me} E. Maurice. (Seconde partie.) — Une philosophie de la nature, par M. Charles Byse (Seconde partie.) — La vie sociale en Angleterre au temps de la reine Anne, par M. Arvède Barine. (Seconde et dernière partie.) — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la Bibliothèque universelle, chez M. Georges Bridel, à Lausanne (Suisse).

L. MONNET.